

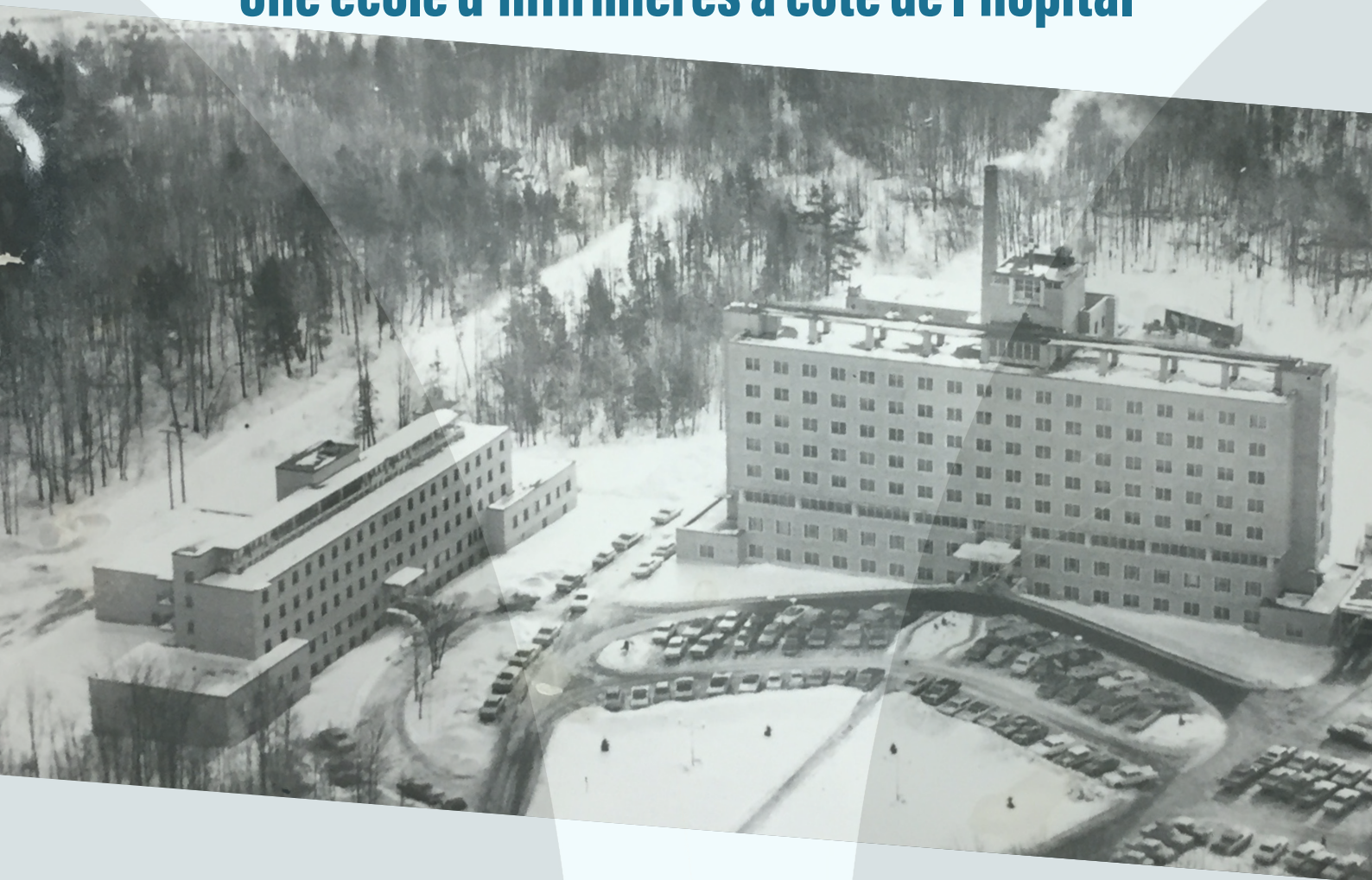
BULLETIN UNE HISTOIRE... À SUIVRE !



Bulletin semestriel, 2,00 \$
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Printemps 2020, no 45

De 1957 à 1970 Une école d'infirmières à côté de l'hôpital



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ENCORE À L'HONNEUR!

Récipiendaire du Prix d'excellence en français
Gaston-Miron 2020 (catégorie Organisme)

Page 30

SOMMAIRE

Printemps 2020, numéro 45



- 3 Le mot du président
- 4 Suggestions de lecture
- 5 Trésors de nos fonds d'archives

DOSSIERS

8



**L'ÉCOLE DES INFIRMIÈRES
DE L'HÔTEL-DIEU
DE SAINT-JÉRÔME**

14



**LA PIERRE TEMPORELLE DE
L'ÉCOLE DES INFIRMIÈRES**

20



**LE CAMP BRUCHÉSI À
SAINT-HIPPOLYTE**

- 16 La Saint-Jean-Baptiste au fil du temps
- 18 Pandémie d'une autre époque
- 26 Histoire et cartes postales
- 30 Pause actualités
- 31 Devenir membre

Pour nous joindre

101, place du Curé-Labelle, bureau 203
Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6
450 436-1512 (poste 3339)
Courriel : courriel@shrn.org
shrn.com

Horaire

Mardi au jeudi de 8 h 30 à 12 h
et de 13 h à 16 h 30
Vendredi de 8 h 30 à 12 h

Dépôt légal: Bibliothèque et Archives
nationales du Québec 2020
Bibliothèque et Archives Canada 2020
No d'ISSN: 2370-6414

Le mot du président



Une année qui passera à l'histoire

La crise sanitaire qui frappe la planète depuis quelques mois n'a épargné personne, y compris notre Société d'histoire. Même si l'on n'en est qu'au premier tiers de l'année, il est déjà certain que 2020 passera ... à l'histoire, à cause de cette vilaine pandémie de la COVID-19. Il s'agira sans nul doute d'un élément marquant des archives que nos successeurs consulteront dans les prochaines décennies. D'autant plus que cette crise devrait entraîner des changements significatifs dans notre monde, tant sur le plan social que sur le plan économique. Il reviendra aux futurs historiens d'en évaluer l'impact!

À l'instar de toutes les organisations, notre Société d'histoire a dû s'ajuster tant bien que mal à la situation. Au moment où ces lignes sont écrites, nos bureaux sont toujours fermés au public et même inaccessibles pour nos employés. Plusieurs activités prévues ce printemps et cet été ont donc été annulées ou reportées.

Notre nouvelle image attendra

C'est notamment le cas pour notre assemblée générale annuelle mais aussi pour le dévoilement de la nouvelle image corporative de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, que nous avons prévu au début du mois de mai. En effet, l'année 2020 en sera une de transition pour notre organisation, au terme d'une grande réflexion amorcée l'an dernier et échelonnée sur plusieurs mois.

À moins d'un nouvel imprévu, c'est au début de l'automne prochain que le résultat de cette mise à jour sera publiquement annoncé. Je me garde bien sûr de vous en dire trop pour l'instant, mais sachez qu'il faudra vous habituer à nous appeler... autrement!

Comme dans le passé

Cette crise sanitaire qui nous affecte aura plus que jamais mis en lumière le problème de pénurie de ressources humaines dans le domaine de la santé. Par une curieuse coïncidence, c'est un semblable constat, quoiqu'à une bien moindre échelle, qui avait amené les autorités de l'hôpital de Saint-Jérôme à construire une école pour la formation des infirmières, en 1957.

Sous la plume de notre 2^e vice-présidente Suzanne Marcotte, le présent bulletin consacre un article de fond à cette institution aujourd'hui disparue, mais remise dans l'actualité l'hiver dernier, avec le don à la Société d'histoire d'une pierre temporelle qui avait été encastrée dans un mur de

ce bâtiment lors de sa construction. Malgré qu'à peine 60 ans se soient écoulés depuis, il est très intéressant de se rappeler et de mieux comprendre le contexte dans lequel cette école des infirmières avait vu le jour.

Parmi les autres sujets abordés dans ce bulletin, un dossier étoffé de notre collaborateur Jean-Pierre Bourbeau porte sur l'histoire du Camp Bruchési de Saint-Hippolyte qui, à une certaine époque, accueillait des enfants de familles montréalaises où sévissait la tuberculose.

Ce 45^e numéro du bulletin *Une histoire... à suivre!* deviendra peut-être une pièce de collection, puisqu'il s'agira du dernier! En effet, c'est à une publication semestrielle renouvelée que vous aurez droit à compter de l'automne prochain, dans la foulée de la nouvelle image de la Société d'histoire.

Des projets malgré tout

L'année en cours marquera le coup d'envoi d'un important projet de soutien aux sociétés d'histoire de l'ensemble de la région, que nous aurons le mandat de réaliser en collaboration avec nos collègues de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, dans le cadre d'une initiative soutenue par les instances régionales des Laurentides.

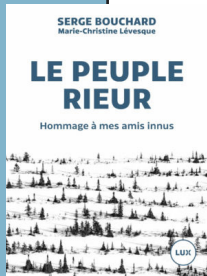
Quelques autres projets sont aussi en préparation, quoique tributaires de l'évolution de la situation sanitaire. Parmi ceux-ci, une collaboration aux célébrations du 50^e anniversaire du Cégep de Saint-Jérôme, ainsi que le dévoilement d'une plaque officialisant le statut de personnage d'intérêt historique national accordé au curé Antoine Labelle par les autorités fédérales.

Je me réjouis par ailleurs du Prix d'excellence en français Gaston-Miron décerné il y a quelques semaines à notre organisation par la Société nationale des Québécoises et Québécois des Laurentides et le Mouvement Québec français des Laurentides. Un nouvel honneur qui s'ajoute au Grand Prix de la Culture des Laurentides obtenu l'automne dernier.

En terminant, je tiens à remercier notre collègue administrateur Marc Loiseleur qui, après une quinzaine d'années d'implication fort appréciée à la Société d'histoire, nous a annoncé son départ en début d'année.

Henri Prévost

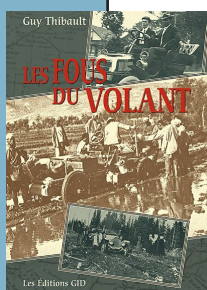
Suggestions de lecture



Le peuple rieur

L'histoire de la nation innue, société traditionnelle de chasseurs nomades qui s'est maintenue pendant des siècles, mais dont les fondements ont été brisés avec la sédentarisation des adultes et l'éducation forcée des enfants. L'anthropologue Serge Bouchard, résidant d'Huberdeau, et sa complice, Marie-Christine Lévesque, récidivent, après « Ils ont couru l'Amérique » et « Elles ont fait l'Amérique », deux ouvrages passionnants qui nous ont fait découvrir des personnages méconnus de l'histoire de notre continent.

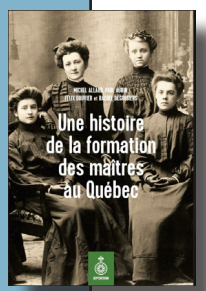
Auteurs : Serge Bouchard, Marie-Christine Lévesque
Éditeur : LUX



Les fous du volant

En 1926, le réseau routier était pourtant suffisamment établi, fort des améliorations apportées à la suite des récriminations des automobilistes impatients de rouler enfin sur des routes carrossables. Mais quelles devaient donc être les conditions routières, vingt ans auparavant ? C'est ce que nous vivons avec quelques pionniers, un peu fous, qui ont osé utiliser leur automobile au début du xx^e siècle. À travers quelques récits historiques d'ici et d'ailleurs, agrémentés de nombreuses photos d'époque, nous serons témoins de ce qu'ils durent affronter.

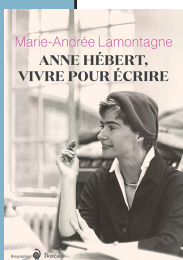
Auteur : Guy Thibault
Édition : GID



Une histoire de la formation des maîtres au Québec

Du régime français jusqu'à nos jours, cet ouvrage revient sur des enjeux qui restent encore d'actualité : doit-on mettre l'accent sur la culture générale ou sur les disciplines enseignées ? Quelle place et quelle importance relative doivent avoir les contenus disciplinaires ou encore la didactique ou des éléments de psychopédagogie ? Bref, la formation des maîtres doit-elle viser des objectifs d'ordre strictement utilitariste ou devrait-elle être réflexive et critique ? Cet ouvrage aide à mieux comprendre dans quel contexte notre système d'éducation a évolué.

Auteurs : Michel Allard, Paul Aubin, Félix Bouvier et Rachel Desrosiers
Éditeur : Septentrion



Anne Hébert, vivre pour écrire

Recherches dans les bibliothèques et les dépôts d'archives, exhumation et dépouillement de correspondances privées et de papiers de famille, entretiens avec plusieurs témoins, dont des proches, consultation d'imprimés et de documents audiovisuels de toutes sortes, voyages : mariant l'enquête journalistique et l'essai littéraire, la biographe n'a rien négligé pour nous offrir un portrait complet et vivant de cette grande dame dont l'existence, vouée à la littérature, aura épousé le XX^e siècle.

Autrice : Marie-Andrée Lamontagne
Les éditions du Boréal

Trésors de nos fonds d'archives

Famille Clouthier en 1929 :
Jeanne Fortin, Raoul Clouthier
et les enfants René et Robert.
Source : SHRN, Fonds Raoul
Clouthier, P134



À l'automne 2019, la SHRN recevait une subvention de Bibliothèque et Archives nationales du Québec pour le traitement du fonds d'archives Raoul Clouthier. Dans quelques semaines, une étudiante embauchée pour l'été réalisera le traitement complet et définitif de cet ensemble archivistique.



À Saint-Faustin en 1916.

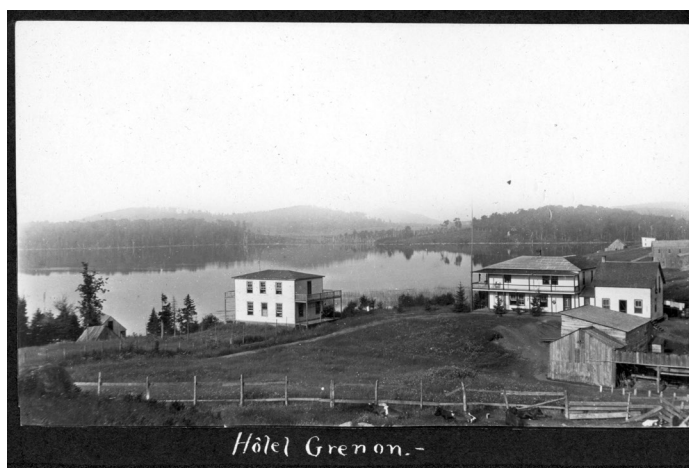
Source : SHRN, Fonds Raoul Clouthier, P134

L'intérêt de ce fonds réside dans la quantité substantielle des épreuves photographiques d'une grande qualité visuelle et artistique couvrant les années 1908 à 1952. Elles témoignent de sa vie familiale (son village natal de Sabrevois, sa résidence d'Outremont), mais surtout de sa vie professionnelle et de villégiateur aventureux. Raoul Clouthier a eu l'opportunité de se rendre aux quatre coins de la province, du pays et même outre-mer de par son métier et sa passion du plein air. La SHRN a le privilège d'avoir reçu ce fonds d'archives par l'entremise de Joseph Graham et Pierre Dumas qui nous ont mis en contact avec Pierre Clouthier, le donateur et petit-fils de Raoul. La SHRN souhaite maintenant rendre accessibles ces magnifiques images de paysages des Laurentides, du Québec et de la vie quotidienne d'une famille francophone bourgeoise à des chercheurs de tout horizon.

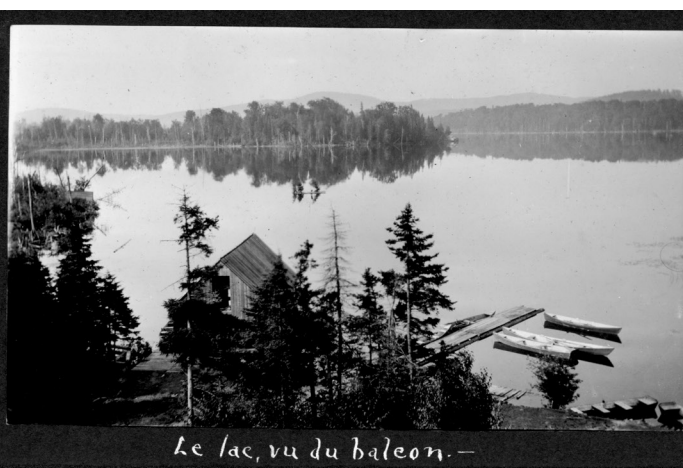
Fonds Raoul Cloutier - 1908-1952 - 4 355 photographies - 9 cartes et plans - 1 document textuel

Notice biographique :

Raoul Cloutier, publiciste du Canadian Pacific Railway, mais également traducteur, photographe et hôtelier, est né le 18 septembre 1893 à Sabrevois dans le comté d'Iberville, du mariage de Calixte Clouthier, cultivateur, et d'Honorine Lafond. Dans sa jeunesse, il étudie aux écoles d'Henryville et de Clarenceville et fait ses études supérieures au séminaire Saint-Charles de Sherbrooke et à l'École normale Jacques-Cartier de Montréal. Il commence sa carrière comme journaliste pour le journal *La Patrie* en janvier 1913. Au mois d'octobre suivant, il est engagé au département de la publicité comme attaché et chargé de la section française pour la compagnie du Canadien Pacifique. En mars 1923, il est promu directeur du service de publicité française de cette compagnie. Cette même année, il est envoyé en France et en Belgique pour l'exposition roulante des Produits canadiens et pour représenter l'entreprise. Fervent du plein air comme la chasse, la pêche, le ski et les excursions en canot, il est également un grand amateur de voyages. Son travail lui permet d'aller un peu partout au Québec, dans le reste du Canada et à l'étranger. Il s'est entre autres rendu à Terre-Neuve, dans les Laurentides, dans les Antilles, en Alaska et dans d'autres provinces du Canada comme le Manitoba, l'Alberta et la Colombie-Britannique, au Mexique et dans plusieurs pays d'Europe. En 1935, il fait un long voyage en Russie soviétique. Il s'est beaucoup intéressé au tourisme et au développement du ski dans la région des Laurentides. Il est d'ailleurs le fondateur, en 1939, du centre de villégiature connu sous le nom de la Sun Valley Farm à Val-Morin.



Hôtel Grenon.



Le lac, vu du balcon.

À Saint-Faustin en 1916.

Source : SHRN, Fonds Raoul Clouthier, P134

Il épouse, le 26 août 1920, Jeanne Fortin, fille de l'honorable juge Thomas Fortin et sœur du peintre Marc-Aurèle Fortin. De ce mariage sont nés deux fils, René et Robert. Ils ont habité pendant plusieurs années à Outremont, sur la rue Stirling, et à Val-Morin dans les Laurentides.

Portée et contenu :

Ce fonds illustre principalement les activités professionnelles de publiciste pour le Canadien Pacifique de Raoul Clouthier ainsi que ses voyages entre 1908 et 1952. Ses intérêts personnels, sa vie familiale, ses amitiés, son entreprise de ski y sont également représentés. Les 4 355 photographies, prises pour la plupart par Raoul Clouthier, sont d'une très grande qualité.

La plupart de ces images représentent son milieu de travail (collègues, gares, ponts, hôtels, paysages touristiques), sa famille et ses relations amicales, ses activités de plein air comme la chasse, la pêche, les excursions en forêt et le ski de fond. On y présente des paysages de la région des Laurentides, mais aussi de Lanaudière, de la Montérégie, de Chaudière-Appalaches, de la Mauricie et des Cantons-de-l'Est. Le patrimoine bâti est représenté sous toutes ses formes : édifices importants devenus aujourd'hui des sites patrimoniaux,

bateaux luxueux, hôtels de prestige, camps, chalets ou maisons de pension, gares, ponts, paysages urbains, ruraux ou forestiers. Par ailleurs, plusieurs clichés illustrent des rencontres avec des personnalités de la bourgeoisie québécoise, canadienne et même étrangère de la première moitié du XX^e siècle.

Du milieu du ski dans les Laurentides, on y retrouve entre autres des photographies de pionniers comme Herman Smith Johannsen (Jack Rabbit), Émile Cochand, Vernon Cardy et Frank Scofield.

Les photographies, rassemblées en 22 albums, sont pour la plupart décrites avec précision. On retrouve également près de 1 000 photographies individuelles illustrant tout particulièrement le ski et la villégiature estivale dans les Laurentides, une carte de la France et un horaire d'autocar pour l'exposition roulante canadienne en France et en Belgique de 1923 ainsi que huit dessins d'architecte pour la construction d'une cabine en forêt.

Ne serait-ce que pour le plaisir des yeux, nous vous encourageons à découvrir ce fonds d'archives passionnant!



Jack Rabbit en 1938.

Source : SHRN, Fonds Raoul Clouthier, P134



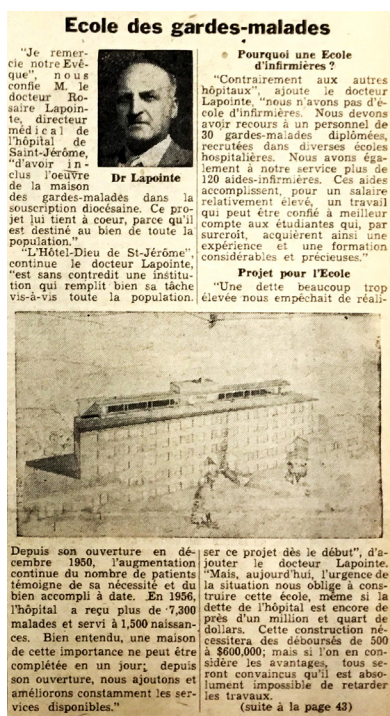
Manoir Bleury-Bouthillier à Rosemère en 1922.

Source : SHRN, Fonds Raoul Clouthier, P134



Camp de draveurs en Abitibi en 1922.

Source : SHRN, Fonds Raoul Clouthier, P134



SHRN, Fonds L'Écho du Nord,
P031, 21 août 1957, p. 33

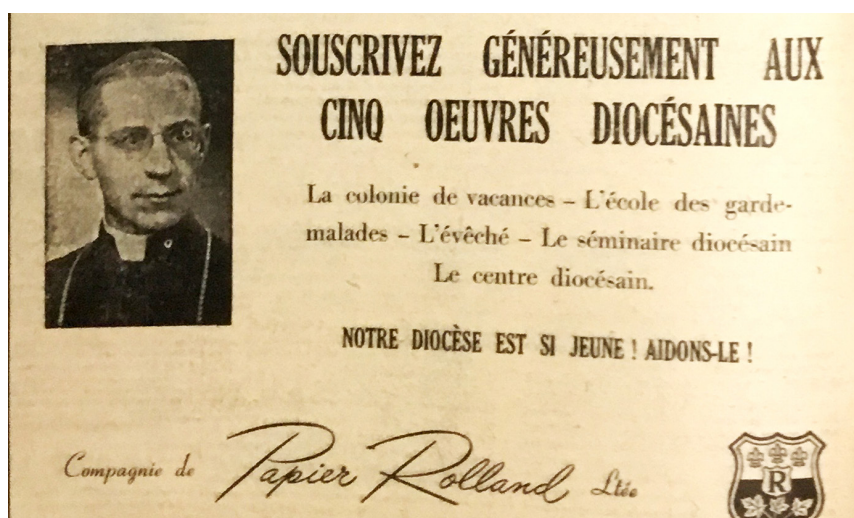
Une école d'infirmières à Saint-Jérôme

Durant la première moitié du XX^e siècle, la plupart des hôpitaux avaient leur propre école d'infirmières. En 1950, sept ans après son ouverture, celui de Saint-Jérôme n'avait toujours pas la sienne. Le nombre de lits y ayant considérablement augmenté (170 lits en 1950 – 264 lits en 1957), il devenait urgent de se doter d'une école pour former des infirmières à Saint-Jérôme. Pour remédier à ce besoin et permettre aux jeunes filles de la région d'étudier à Saint-Jérôme, l'évêque du diocèse, Mgr Émilien Frenette, demanda à la supérieure de l'Hôtel-Dieu, sœur Corinne Kirouac, de réaliser le projet d'une école d'infirmières.

Campagne de souscription en faveur du Fonds diocésain

Les travaux de construction, évalués à plus de 500 000 \$, débutèrent le 28 août 1957. Les subventions et les dons n'étaient pas suffisants pour couvrir les coûts. Le diocèse de Saint-Jérôme profita des circonstances pour lancer la campagne du Fonds diocésain. L'école «des garde-malades» faisait partie des oeuvres diocésaines visées par cette collecte. Comme la Compagnie de papier Rolland avait donné le terrain pour la construction de l'école, son président Lucien Rolland fut nommé président de cette campagne de financement.

C'est ainsi que le 12 septembre 1957, devant une foule enthousiaste, Mgr Frenette procéda au lancement de la campagne. Il commença son discours en évoquant un célèbre personnage local: « Le curé Labelle nous dirait, du moins ce soir, de faire notre part dans l'édification de cette école de garde-malades». Il demanda ensuite à la population de souscrire généreusement à cette levée de fonds.



SHRN, Fonds L'Écho du Nord, P031, 18 septembre 1957, p. 4

Une école moderne à côté de l'hôpital

Tout comme l'hôpital, l'école des infirmières était administrée par la communauté des religieuses Hospitalières de Saint-Joseph. Sœur Thérèse Perreault en a été la fondatrice ainsi que la première directrice.



SHRN, Fonds L'écho du Nord, P031,S2,SS2,D113,P72

Le bâtiment comprenait cinq étages. Les salles de cours, les laboratoires, les bureaux administratifs et les salons de réception se trouvaient au 1er étage.



Une cuisinette, une salle de détente et une salle de jeux étaient aménagées au sous-sol. Les trois autres étages abritaient les chambres des étudiantes, qui résidaient alors à l'école. Chaque cohorte de ce cours de trois ans occupait un étage.

L'école disposait également d'une chapelle, d'une bibliothèque et d'un auditorium pouvant accueillir plus de 250 personnes.

Le 30 août 1959 avait lieu la cérémonie d'ouverture officielle de l'école. Son bienfaiteur, Mgr Frenette, procéda à sa bénédiction et plaça cette maison d'enseignement sous le patronage de Jeanne Mance, première infirmière en Nouvelle-France et fondatrice de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

SHRN, Fonds L'Écho du Nord,
P031, 26 août 1959, p. 39

Le nom de « Pavillon Jeanne-Mance » fait référence à cette désignation et nous rappelle l'œuvre de cette pionnière.



SHRN, Fonds L'Écho du Nord, P031, 26 août 1959, p. 35



SHRN, Fonds L'Écho du Nord, P031, 2 septembre 1959, p. 29



Photo : Suzanne Marcotte, 2019.

Plus qu'une école, un milieu de vie

Bien que l'ouverture officielle eût lieu plus tard, c'est le 24 septembre 1958 qu'une vingtaine d'étudiantes faisaient leur entrée.

Celles-ci devaient être âgées de 18 ans (parfois 17½ ans) pour être admises. Elles étaient pensionnaires pendant trois ans. Cela leur permettait de travailler à l'hôpital afin de compléter leur formation.

Une vie de famille s'installait graduellement entre elles et de belles amitiés naissaient entre ces jeunes femmes qui provenaient d'un peu partout au Québec.

Les quatre premiers mois passés à l'école correspondaient à une période de probation et étaient consacrés presque exclusivement à l'étude. Les étudiantes recevaient d'abord une formation de base. À la fin de cette étape, si l'étudiante avait la vocation et souhaitait poursuivre ses études, elle devait prendre le voile avant de commencer ses stages à l'hôpital et de rencontrer les malades.

La cérémonie de la prise de voile se déroulait à l'auditorium de l'école en présence de l'évêque du diocèse et de nombreux invités. Chaque étudiante recevait son voile des mains de l'évêque. Plusieurs prestations artistiques étaient présentées au cours de cet événement.

Les étudiantes faisaient des stages dans tous les départements de l'hôpital. Elles travaillaient souvent le soir et la nuit. Un passage souterrain donnant accès à l'hôpital facilitait leurs déplacements.

Seuls les stages en psychiatrie et ceux en maladies contagieuses se faisaient à l'extérieur.

HOPITAL SAINT-JEAN-DE-DIEU

CERTIFICAT D'AFFILIATION ECOLE DES INFIRMIERES

Les présentes attestent que MADemoiselle PATSY CONWAY
élève de l'hôpital HÔTEL-DIEU, ST-JEROME
a fait un stage de 12 semaines dans les services d'observation et de traitements
de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, et a suivi les cours de Psychiatrie et de Nursing
psychiatrique donnés à cet hôpital.

Note d'appréciation: A l'entière satisfaction des autorités.

Sœur Bernadette Madeline, f.n.p.
Directrice de l'Ecole

Date Le 25 mai 19 64.

SHRN, Fonds Patricia Conway, P146

Dossier de l'Etudiante HÔPITAL PASTEUR MALADIES CONTAGIEUSES

Nom Conway Patsy No 9415
Ecole affiliée St-Jérôme R.-244 Guinette App. 13 St-Jérôme
Entrée 14 août 1963 Sortie 11 septembre 1963
Nombre de jours

SERVICES	Service de jour	Service de nuit	Total	
MALADIES CONTAGIEUSES:	7½ à 3½	3½	16	
Scarlatine				
Diphthérie				
Rougeole	3½ à 11½	12		Conférences-Démonstrations
Rubéole				Cours théorique
Erysipèle				Cours pratique
Varicelle				
Coqueluche				
Oreillons				
REHABILITATION				
TECHNIQUE ASEPTIQUE			28	
Total de jours			28	Total
Temps perdu				23½

SHRN, Fonds Patricia Conway, P146

Les cours théoriques se donnaient l'après-midi par des religieuses, des infirmières et des médecins.

Pour se divertir un peu entre les stages et les études, les étudiantes participaient parfois à des pièces de théâtre et à des débats, ou encore donnaient des concerts et des récitals à l'auditorium de l'école.

À l'occasion, elles pouvaient assister à des spectacles à l'auditorium dont des concerts des Jeunesses musicales et des prestations de jeunes artistes québécois.

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL FACULTÉ DE MÉDECINE

DIPLÔME D'INFIRMIÈRE

Patricia Conway

a suivi pendant trois ans les cours de l'École des infirmières de

L'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme,

école annexée par la Faculté, subi devant une Commission universitaire les examens requis et rempli toutes les conditions exigées pour l'obtention du présent diplôme universitaire.

Montréal, le 18 novembre 1964

Le doyen de la Faculté

Le président de la Commission

Le recteur

Le secrétaire général

SHRN, Fonds Patricia Conway, P146

L'école des infirmières étant affiliée à l'Université de Montréal, les étudiantes devaient, après leur formation de trois ans, passer les examens de cette institution pour obtenir leur diplôme d'infirmière.

Plusieurs d'entre elles étudiaient tout l'été pour réussir ces ultimes examens à l'automne.

La remise des diplômes faisait l'objet d'une cérémonie grandiose qui se déroulait à l'église. Les premières années, cet événement avait lieu à la cathédrale et se déroulera ensuite à l'église Saint-Lucien, voisine de l'hôpital. L'évêque bénissait chaque finissante. Autre temps, autres mœurs...



Source : L'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme et ses fantômes, p. 50



SHRN, Fonds Patricia Conway, P146

De 1958 à 1970, cet établissement d'enseignement a contribué à la formation de 306 infirmières venues de toutes les régions du Québec dont la plupart ont exercé leur carrière à l'hôpital de Saint-Jérôme.



SHRN, Fonds Patricia Conway, P146

À la fin des années 1960, les religieuses ont collaboré à l'intégration du programme de formation des infirmières au campus de Saint-Jérôme du Cégep Lionel-Groulx, devenu en 1970 le Cégep de Saint-Jérôme, qui offre encore aujourd'hui le programme technique de soins infirmiers.

Depuis le début des années 1970, le pavillon Jeanne-Mance abrite les services de santé mentale de l'hôpital jérômien.

Suzanne Marcotte

2^e vice-présidente

Société d'histoire de la Rivière-du-Nord



Source : L'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme et ses fantômes, p. 46

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1950	4 décembre : Ouverture officielle de Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme. (<i>Le premier hôpital dans chaque ville s'appelait Hôtel-Dieu</i>)
1957	28 août : Début de la construction de l'École des infirmières. (<i>École Jeanne-Mance</i>)
1958	24 septembre: L'École des infirmières accueille ses premières élèves.
1959	30 août : Bénédiction de l'École des infirmières par Mgr Émilien Frenette.
1961	Promulgation de la Loi sur l'assurance-hospitalisation.
1967	Admission du dernier groupe d'étudiantes à l'École des infirmières.
1967	Reconnaissance par le ministre de la Santé, monsieur Jean-Paul Cloutier, du caractère régional de l'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme.
1970	Promulgation de la Loi de l'assurance-maladie.
1970	Dernière graduation de l'École des infirmières.

Sources consultées

Thibault, Jean-Paul, L'Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme et ses fantômes – 50 ans, 1999, 125 pages

Le journal L'Écho du Nord : 21 août 1957, 4 septembre 1957, 5 septembre 1957,
11 septembre 1957, 12 septembre 1957, 18 septembre 1957,
26 août 1959, 2 septembre 1959

Récit de vie de Patricia Conway, réalisé par la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord le 31 mai 2018

La Société d'histoire, gardienne de la pierre temporelle de l'ancienne école des infirmières



Henri Prévost président de la SHRN, Rosemonde Landry, présidente-directrice générale ; du CISSS, Linda Rivest, directrice générale, de la SHRN et Suzanne Marcotte, 2^e vice-présidente, de la SHRN. Photo : Mario Fallu, 2020

La Société d'histoire a reçu, en janvier dernier, un don très original: la pierre temporelle qui était encastrée depuis plus de 60 ans dans le mur extérieur du Pavillon Jeanne-Mance de l'hôpital régional de Saint-Jérôme.



Photo : Suzanne Marcotte, 2019

Informé par la Société d'histoire de l'existence de cet objet d'intérêt, le Centre intégré de santé et de services sociaux (CISSS) des Laurentides s'est assuré de le récupérer avant que le bâtiment, qui était à l'origine l'école d'infirmières de l'hôpital, soit démoli pour être remplacé par un nouveau pavillon.

Mais qu'est-ce donc qu'une « pierre temporelle » (parfois aussi appelée « pierre angulaire ») ?

Il s'agit d'un boîtier scellé dans lequel sont insérés des objets et des documents que l'on souhaite transmettre aux générations futures. Sa mise en place au pavillon Jeanne-Mance avait donné lieu à une cérémonie officielle le 12 septembre 1957, au moment de la construction de l'immeuble.

Soixante-deux ans plus tard, un certain mystère entourait cette pierre temporelle puisque plus personne ne savait ce qu'elle contenait... ou, du moins, ne s'en souvenait ! Afin de stimuler l'intérêt public face à cette trouvaille, la Société d'histoire a fait durer le suspense. Elle a invité les citoyens à en deviner le contenu et à faire part de leurs idées à ce sujet sur sa page Facebook. De nombreuses personnes y sont allées de leurs suggestions qui, dans certains, s'approchaient de la réalité!



Photo : Sabrina Riel, 2020



On reconnaît, Stéphane Maher, maire de Saint-Jérôme, Rosemonde Landry, présidente-directrice générale du CISSS, Suzanne Marcotte, 2^e vice-présidente de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord et Henri Prévost, président. Photo : Sabrina Riel, 2020

Elle révèle ses secrets!

Le 12 février au local de la Société d'histoire, en présence de quelques invités dont la présidente-directrice générale du CISSS des Laurentides, Mme Rosemonde Landry, la petite capsule de plomb retirée de la pierre temporelle a finalement révélé ses secrets au grand jour.

S'y trouvaient deux petites statues de la Vierge, trois médailles religieuses, six pièces de monnaie de l'année 1957, une petite clé, un message de la directrice de l'école des infirmières à ses élèves, ainsi qu'un document identifiant les dignitaires en poste à l'époque, dont le premier ministre canadien John Diefenbaker, son homologue du Québec Maurice Duplessis, le maire de Saint-Jérôme Alfred Cherrier, l'évêque Émilien Frenette et même sa majesté la reine Elisabeth II !

Cette pierre temporelle et son contenu viennent s'ajouter à la collection d'artéfacts de la Société d'histoire, qui compte plus de 800 objets.



La capsule. Photo : Mario Fallu, 2020



Contenu de la capsule. Photo : Mario Fallu, 2020



Que Notre-Dame des infirmières veille dès ce jour sur mes filles de demain!

Sœur Thérèse-de-Jésus
La Directrice des Infirmières
Hôtel-Dieu de Saint-Jérôme

28 août 1957
16 décembre 1957

Henri Prévost
Président
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

La Saint-Jean Baptiste au fil du temps

Pour la première fois depuis plus d'un siècle et demi, il n'y aura pas de festivités de la Saint-Jean-Baptiste dans la grande région de Saint-Jérôme et ailleurs au Québec.

C'est en 1834, année de la fondation de Saint-Jérôme, que le 24 juin devient la fête nationale des Canadiens français. Elle revêt, initialement, un caractère plutôt religieux. Avec les années, la fierté citoyenne prend de l'ampleur. Les chars allégoriques en sont un témoignage important comme l'illustrent les thèmes exploités tels le curé Labelle, la langue et les traditions, les commerces locaux.

Il est difficile de déterminer l'année exacte des premières fêtes de la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jérôme, mais nous savons que Jules-Édouard Prévost (père) prononce un discours à ce sujet le 24 juin 1854 et qu'il existe un registre des délibérations de la Société de la Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jérôme entre 1859 et 1862. Par ailleurs, en 1899, Saint-Jérôme souhaite organiser un événement rassembleur pour souligner la fierté jérômiennne et déplace la manifestation patriotique le 1er juillet pour s'assurer de la participation de dignitaires influents du Québec et de citoyens des municipalités limitrophes.

On dit que ce fut une fête grandiose et que l'assistance avoisinait les 10 000 personnes. On a même réalisé une petite brochure, pour rappeler le souvenir de cette Saint-Jean-Baptiste historique.

En attendant de pouvoir festoyer à nouveau, voici quelques images tirées de nos archives !

Linda Rivest

Directrice générale de la
Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Recherche des images :
Murielle Provencher et Linda Rivest



Livret souvenir, 1899.
SHRN : P005,S05,SS04,D11,P03



**Parade en 1899. SHRN : Fonds Famille
Prévost, P020,S06,D02,P035**



**Enfants personnifiant saint
Jean-Baptiste et deux acolytes, 1924**
SHRN : P005,S05,SS04,D11,P02



Parade en 1949. SHRN : P014,S01,P026



Parade en 1949. SHRN : collection ville de Saint-Jérôme, P014,S01,P058



Parade en 1949. SHRN : Fonds L'Écho du Nord, P031



Messe en plein air en 1981. SHRN : Fonds L'Écho du Nord, P031



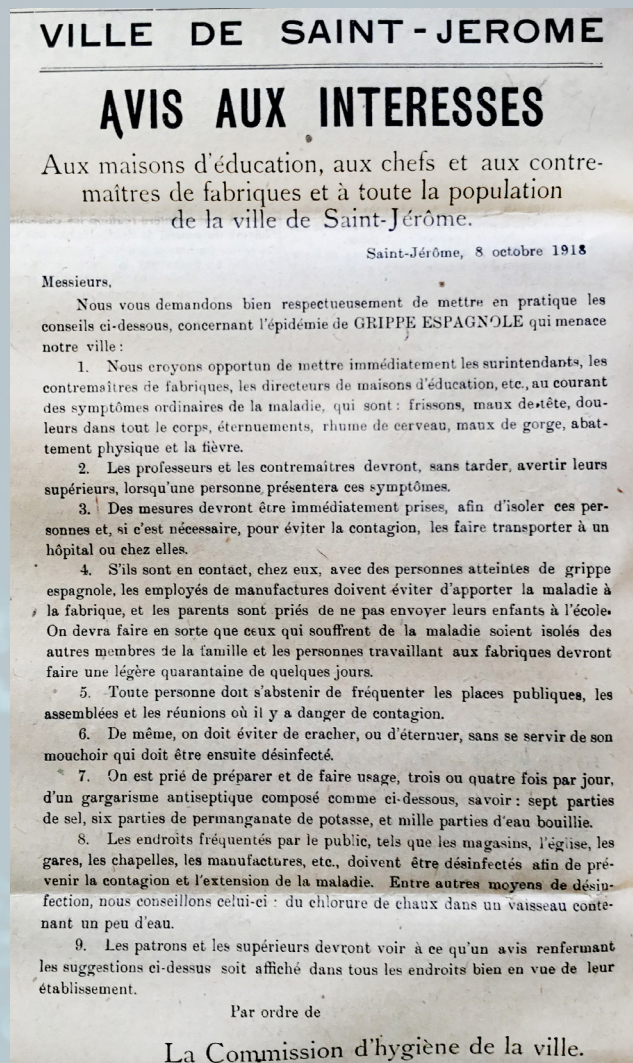
Parade, vers 1934. SHRN : collection ville de Saint-Jérôme P014,S01,P095

Pandémie d'une autre époque

La crise sanitaire exceptionnelle à laquelle fait face le monde entier depuis quelques mois n'est pas sans rappeler la célèbre « grippe espagnole » qui avait fait près de 30 millions de morts en 1918.

La région de Saint-Jérôme n'y avait évidemment pas échappé et on y avait d'ailleurs enregistré une trentaine de décès reliés à cette grave épidémie. Le 8 octobre 1918, le comité local d'hygiène publique avait publié dans le journal *L'Avenir du Nord* un avis détaillé sur les précautions à prendre dans le but d'éviter la contagion. Des recommandations qui ne sont pas bien différentes de celles que les autorités actuelles martèlent depuis des semaines!

Si ce n'est déjà fait, lisez l'intéressant dossier que notre rédacteur-collaborateur Jean-Pierre Bourbeau avait publié à ce sujet, dans notre bulletin de l'automne 2018, que vous pouvez consulter sur notre site web shrn.org, sous l'onglet Bulletins.



SHRN : Journal *L'Avenir du Nord*, 11 octobre 1918, P112

https://www.shrn.org/IMG/pdf/Automne_2018-no42-web2.pdf

Notre agrément renouvelé par BAnQ

Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ) a renouvelé en janvier l'agrément de notre société d'histoire en tant que service d'archives privées, pour les deux prochaines années. Cette reconnaissance significative témoigne de la qualité du travail de notre petite mais efficace équipe! Agréée par BAnQ depuis 2014, notre organisation compte parmi la quarantaine de services d'archives privées agréés (SAPA) au Québec. Dans la région, on ne trouve qu'un seul autre service agréé, soit celui de la Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides, à Mont-Laurier.



Quinze ans de contribution à notre histoire régionale



En février dernier, Marc Loiselle s'est retiré de sa fonction de 1er vice-président de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord (SHRN), poste qu'il occupait depuis 13 ans.

Marc faisait déjà du bénévolat à la SHRN lorsqu'il a décidé, en novembre 2005, de se joindre au conseil d'administration pour faire partie du comité organisateur du 25^e anniversaire de la Société d'histoire. Puis, en août 2007, il acceptait la charge de vice-président qu'il a occupée jusqu'à tout récemment.

En plus de représenter la SHRN lors de nombreux événements, nous avons pu apprécier les talents de Marc comme maître de cérémonie à de multiples occasions.

Je garde personnellement le souvenir d'une personne dynamique, agréable à côtoyer et dont les idées novatrices nous ont permis de sortir des sentiers battus.

Voici quelques projets dans lesquels Marc s'est particulièrement impliqué au cours de toutes ses années :

- Traitement du Fonds François Varin (reclasser les documents à partir du nouveau système de classement)
- 25^e anniversaire de la SHRN (organisation et financement)
- Activité « Racontez l'histoire » (recherche et animation)
- Service d'archives privées agréé (présentation du projet et démonstration de sa faisabilité)
- Site Internet (financement et lancement)
- Billets de tirage (organisation et financement)
- Séances de remue-méninges (animation)
- Financement (recrutement de nouveaux membres, de partenaires et de collaborateurs)
- Promotion de la SHRN

Son implication au sein du conseil d'administration pendant toutes ces années a fait l'objet de remerciement le 12 février dernier. La SHRN a tenu à souligner sa contribution à notre histoire régionale et au rayonnement de la Société d'histoire.

Au nom de tous les membres du conseil d'administration, je lui souhaite bonne route et beaucoup de succès dans ses projets.

Suzanne Marcotte

2^e vice-présidente

Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Le Camp Bruchési de Saint-Hippolyte et la lutte à la tuberculose

Nous ne pouvons dissocier la lutte à la tuberculose de la création du Camp Bruchési. C'est en effet l'Institut Bruchési de Montréal, dédié au soins des tuberculeux, qui, en 1929, a installé dans les Laurentides un camp pour les enfants de familles tuberculeuses de Montréal. Ces enfants n'étaient cependant pas atteints eux-mêmes. Selon le courant médical prédominant alors au Québec à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le courant « hygiéniste » dont nous reparlerons plus loin, la pauvreté et les mauvaises conditions sanitaires dans lesquelles vivaient les citoyens des grandes villes favorisaient grandement l'éclosion de la tuberculose dans une famille. Alors, sortir les enfants non-atteints de ces familles pour quelques semaines jusqu'à deux mois par année pour les amener au grand air et leur donner de saines habitudes de vie, pouvait les aider à renforcer leur organisme pour faire face à la maladie autour d'eux à la maison. C'est ce qu'on croyait alors.

La tuberculose, cette « peste blanche » comme on la surnommait, sévissait partout dans le monde au XIX^e siècle. La révolution industrielle, en rassemblant des ouvriers dans de grandes usines et en les embauchant pour presque rien, favorisait ainsi la pauvreté et la contagion. Les usines étaient au cœur des villes et provoquaient le rassemblement des ouvriers dans des logements autour de ces usines. La tuberculose faisait des ravages, tuant des milliers de personnes sans qu'on comprenne bien pourquoi. On a ainsi pensé longtemps que ce pouvait être héréditaire. Vers la fin du XIX^e siècle, Louis Pasteur découvre le principe de la contagiosité et, s'appuyant sur ces travaux, l'Allemand Koch découvre le bacille de la tuberculose. On était cependant loin d'un vaccin, puisque celui contre la tuberculose n'a été développé que vers la fin des années 1940. D'où sans doute la popularité des courants hygiénistes.



Vaccination contre la tuberculose dans une école publique
BAnQ : 06M_E6, S7, SS1, P051555

Avant 1885, la santé publique au Québec relevait des municipalités depuis le milieu du siècle. Vers 1885, l'État commence à prendre certaines responsabilités. Ainsi, on mandate le Dr Camille Laviolette, fils de Godefroy Laviolette, ancien maire de Saint-Jérôme,

pour aller au Mont-Tremblant étudier la possibilité d'y construire un sanatorium pour tuberculeux. En 1894, le Dr Laviolette remet son rapport au gouvernement provincial¹. Il était très favorable à la mise sur pied d'une telle institution au nord de Sainte-Agathe. Selon lui, et le courant hygiéniste, « *il faut rechercher avant tout l'altitude; c'est elle qui est le facteur le plus important de l'immunité phthisique, tant par le fonctionnement spécial auquel elle oblige le poumon... que par la pureté et la sécheresse de l'air que l'on trouve à ces hauteurs* ». De plus pensait-on, le fait que le poumon s'active plus entraînait chez le patient un plus grand appétit, davantage le goût de l'exercice et du travail. Mais le projet ne s'est jamais réalisé à cet instant et la Montagne tremblante a plutôt été transformée en parc national provincial, pour le loisir et la coupe de bois. Sainte-Agathe, qui jouissait de conditions climatiques semblables et qu'on rejoindra bientôt de Montréal par le train (en 1892), deviendra dès les premières années du XX^e siècle la « capitale » des sanatoriums et lieux de repos.

L'institut Bruchési

C'est en 1911-1912 que l'Institut Bruchési verra le jour à Montréal. Sollicitées par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, les Sœurs de la Providence, déjà reconnues dans le soin des malades, aident un groupe de médecins à mettre sur pied une institution dédiée au traitement et à la prévention de la tuberculose. Le local était alors situé rue Sainte-Catherine à Montréal, coin Saint-Hubert, dans les locaux des religieuses. Il s'installera plus tard dans un confortable édifice sur la rue Saint-Urbain. L'Institut

a grandement profité de la création du Service provincial d'hygiène en 1920, puis de la loi relative à la tuberculose et à la mortalité infantile en 1924. Cette loi permettra d'établir un réseau de sanatoriums dans la province, ainsi qu'un réseau d'Unités sanitaires de comté en 1926. La santé publique à cette époque ne relevait pas d'un ministère de la santé distinct comme aujourd'hui, mais bien du Secrétariat général de la province dont Athanase David était le titulaire à cette époque, Alphonse Lessard étant le directeur du Service provincial d'hygiène sous la responsabilité de David.

La mortalité infantile était telle, avant la fin des années 1920, qu'autour de 12 % des enfants ne se rendaient pas à l'âge de 15 ans. Plusieurs facteurs concouraient à cela cependant, pas seulement la tuberculose. Notons l'absence de pasteurisation du lait, ainsi que l'hygiène déficiente dans plusieurs foyers. L'idée de soustraire les enfants de familles pauvres de leur milieu, ne serait-ce que quelques heures chaque semaine de l'été, est à la base des camps de santé nés un peu plus tard. Mais à la fin du XIX^e siècle, on les amène en excursion à l'Île Sainte-Hélène, au bout de l'île de Montréal (est), au Fort de Chambly ou à Sainte-Rose (Laval). En 1911 et 1912, deux colonies de vacances prennent racine, l'une à Nominique dans les Laurentides et l'autre à Contrecoeur (Les Grèves). Les camps de santé sont des spécialisations des camps de vacances.

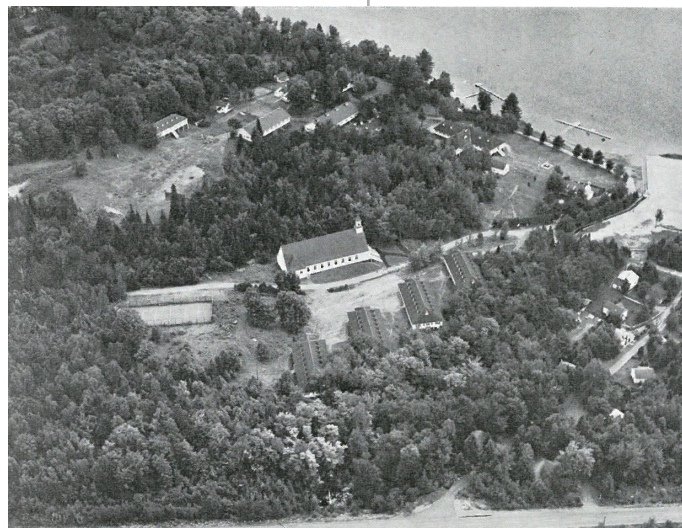
Comme on croyait encore que l'infection tuberculeuse pouvait prendre racine très tôt dans l'enfance, les camps de santé, dont la clientèle prioritaire était des enfants de milieux tuberculeux âgés de 4 à 12 ans, se présentaient comme la première ligne de défense contre le développement de la maladie chez l'adolescent et l'adulte, avant le préventorium et le sanatorium. *« Il n'est pas de moyen plus actif ni plus sûr d'obtenir ce résultat que de placer l'enfant en contact immédiat avec les admirables agents naturels*

*de guérison que sont l'air pur, l'eau et le soleil. Ces facteurs, associés à une nourriture saine, adéquate et nutritive, au repos et aux exercices bien dosés, à une surveillance médicale minutieuse, constituent les meilleurs agents de prévention de la tuberculose »*². Plusieurs camps de santé ont vu le jour au début du XX^e siècle, un peu partout au Québec : camp Taschereau à Québec (1919), camp David à Trois-Rivières (1930), camp Lessard à Chicoutimi (1926), camp pour la communauté anglophone surtout juive à Sainte-Agathe-des-Monts (1918), tous régis par les principes de la médecine hygiéniste décrits ci-haut.

L'Institut Bruchési de Montréal eut à son tour l'idée de fonder un camp de santé pour les enfants des familles tuberculeuses qu'elle suivait, directement à l'Institut ou directement dans la famille. Sous la gouverne de Mlle H. Chagnon du service social de l'Institut, un premier camp de santé pour Montréal vit le jour en 1925 au parc Maisonneuve, inauguré le 3 août. Le camp accueillait une cinquantaine d'enfants, en camp de jour seulement.

Puis en 1926, le camp David, comme on l'a nommé, ouvre ses portes aux enfants à Oka, sur le bord du lac des Deux-Montagnes. Mlle Michaud dirigeait le camp, aidée pour les aspects financier et organisationnel par le club Kiwanis et les Sœurs de La Providence. Les installations pouvaient recevoir 130 personnes. Les cultivateurs des alentours fournissaient la nourriture fraîche à tout ce monde.

Mais l'Institut cherchait à établir un camp plus permanent pour ses enfants. N'en trouvant pas, à l'été de 1927, il s'accommoda d'un emplacement dans les Laurentides sur le bord du lac Écho, près de Shawbridge, (aujourd'hui Prévost). On accueillit pendant 53 jours 75 fillettes et 82 garçonnets cet été-là, encadrés par 21 adultes. En août 1927 cependant, l'Institut a fait l'acquisition d'un magnifique emplacement sur le bord du lac Achigan, à Saint-Hippolyte.



Source: Institut Bruchési, Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Montréal, 1964

L'endroit était vu comme idéal : « *protégé des grands vents par les derniers contreforts des montagnes, favorisé d'une vue magnifique sur l'eau et les collines environnantes...L'air pur des hautes altitudes est librement pénétré par les rayons du soleil qui ainsi ne perdent rien de leur bienfaisante influence* ».

Les débuts du Camp David (Bruchési) au lac de l'Achigan

C'est à l'été de 1928 que l'Institut Bruchési reçoit ses premiers campeurs. La propriété, acquise en 1927 par l'Institut grâce aux relations sociales d'une dame Trudeau, était connue sous le nom de « Telephone Bell Camp ». Une superbe et grande demeure servait de résidence aux cadres de la compagnie Bell qui venaient là en vacances, alors que les employés (sans doute) pouvaient jouir du reste du site ainsi que du lac lors du « pique-nique annuel » de la compagnie. Ces excursions estivales de cadres et d'employés de compagnies étaient bien populaires à l'époque.



Jean-Pierre Bourbeau : Ed. inconnu, vers 1925

Outre l'édifice principal, qui a surtout servi à l'administration et à l'économet du Camp, l'Institut avait fait construire un grand dortoir pouvant coucher 125 enfants. Cet été-là, le Camp a reçu cent fillettes en juillet et cent autres en août. C'est vendredi le 30 août que le camp a été béni, geste qui, à l'époque, inaugurerait de façon plus officielle l'ouverture du camp, dans le lieu permanent qui sera le sien jusqu'à aujourd'hui.

Le camp prit rapidement de l'expansion. À l'automne de 1929, le ministre de l'agriculture Joseph-Léonide Perron, aussi président du bureau d'administration de l'Institut Bruchési, avance 10 000 \$ de sa fortune personnelle pour les besoins du camp.

Puis le gouvernement Taschereau vote un montant de 100 000 \$ pour le camp. S'ensuit alors un grand chantier, placé sous la responsabilité de Mlle Sarah Gosselin³. On construit alors quatre grands dortoirs pouvant contenir cent lits chacun : deux pour les garçons et deux pour les filles. En plus, on construit un grand bâtiment avec une cuisine et ses dépendances, deux réfectoires pour les enfants et un pour le personnel.

En plus, on met en place un système d'égout de telle sorte qu'il y eût une toilette pour dix enfants. L'aqueduc était fourni en eau par un grand réservoir que remplissaient des sources durant la nuit. Bien entendu, modernité oblige, il y avait l'éclairage électrique et un incinérateur en briques. De telle sorte qu'en juillet de 1930, le camp David et Perron (son nom officiel) était tout fin prêt à recevoir les centaines d'enfants qui y séjourneront jusqu'à la fin d'août.



Collection Camp Bruchési : vers 1940

Le train les amenait de Montréal jusqu'à la gare de Shawbridge, puis en camion avec une boîte ouverte à l'arrière ou en autobus dans les années ultérieures, jusqu'au camp, à Saint-Hippolyte.

Les activités du camp

L'horaire d'une journée se répartissait ainsi:

7h 30 Lever, toilette, prière	13h Repos au lit
8h Déjeuner	15h Bain au lac et soleil
8h 30 Travail manuel	16h Collation
9h 30 Gymnastique	18h Souper
10h Bain au lac et au soleil, causerie sur la santé, jeux, etc.	18h 30 Chants, récitations, jeux, etc.
12h Dîner	20h Prière et coucher

Il ne faut pas oublier que le but du camp était de fortifier les enfants afin qu'ils puissent se garder en santé dans leur milieu de vie naturel où vivait souvent une personne aux prises avec la tuberculose. Chaque enfant devait arriver au camp avec un certificat qui prouvait que lui-même n'était pas infecté. De plus, on devait aussi leur donner une routine de vie qui incorporait le jeu libre et dirigé certes, mais aussi des habitudes de travail, de l'exercice physique, des sessions d'éducation à l'hygiène et une bonne alimentation.



Collection Camp Bruchési : vers 1940

Comme on croyait que l'alimentation était bien importante pour le bien-être des enfants, une nutritionniste veillait à la préparation des repas. Il fallait que les aliments soient bons au goût, qu'ils soient de préparation facile et que le coût n'en soit pas élevé. Les viandes fraîches, les légumes variés et le pain complet forment la base de l'alimentation des pensionnaires. Outre de bonnes habitudes alimentaires, on voulait aussi inculquer aux enfants de bons comportements : pas de coudes sur la table, manger lentement et pas d'eau en mangeant ⁴.

Outre leur journée bien rythmée, les activités des enfants comportaient aussi des présentations de films instructifs ou divertissants les jours de pluie. Dans les années 1930 et 1940, un phonographe-cabinet leur offrait de la musique. La plupart des enfants venaient de familles pauvres, alors on cherchait par des moyens variés à enrichir leur quotidien. Des fêtes costumées et des représentations théâtrales par le personnel brisaient aussi la routine des jeunes. Mais le moment tant attendu était le dimanche après-midi. Monsieur Baillargeon s'amenait avec son camion bleu et jaune et vingt gallons de crème glacée. Miam! Miam! Parfois aussi, les dames patronnesses du dispensaire anti-tuberculeux de Saint-Jérôme apportaient des fruits et des bonbons pour les 500 enfants.

Bref, on ne s'ennuyait pas au camp David et Perron de l'Institut Bruchési. C'était plutôt le retour des enfants dans leur famille qui préoccupait les autorités de l'Institut. Une travailleuse sociale assurait le suivi dans la famille, mais plusieurs enfants allaient en famille d'accueil.

Quelques photographies des activités au camp : collection Camp Bruchési, vers 1940

L'entraînement physique



La baignade et le lac



Les balançoires

Le personnel et les visiteurs

Dans les premières années du camp, des institutrices de Montréal venaient comme surveillantes. Mais les premières directrices furent des travailleuses sociales de l'Institut Bruchési. Au milieu des années 1930, des scouts vinrent aussi quelques années pour animer les enfants. Dans les années ultérieures, la supervision des activités était assurée par des jeunes gens responsables venus de Montréal. Une infirmière était toujours présente sur les lieux et une nutritionniste s'assurait avec les cuisinières que l'alimentation des enfants soit irréprochable. Le camp devenant autonome pour son fonctionnement, il fallait aussi ajouter les membres du conseil d'administration hors du camp.



BAnq Vieux Mpntréal : E6,S7,SS1,D50569-50572

Le camp Bruchési a vite acquis une bonne renommée et, à partir du milieu des années 1930, des visiteurs venaient régulièrement constater l'état du camp et le dynamisme des enfants et du personnel qui les encadrait. On voit ici dans les années 1950, Paul Sauvé, alors député du comté de Deux-Montagnes lors d'une de ces visites aux enfants et au personnel du camp.

Les bienfaiteurs du Camp venaient aussi souvent le visiter. Chaque année, le maire de Montréal venait, lui-même rendre visite aux campeurs !

Au début des années 1960, le Camp Bruchési se détache de sa mission première qui était celle d'être un camp de santé lié à l'Institut Bruchési. L'Institut lui-même est devenu une institution rattachée à l'hôpital Saint-Luc en 1979. Nous aurions pu rédiger un article de trente pages sur l'histoire du Camp. Mais il fallait bien se limiter. Alors nous avons plutôt essayé d'exposer le dynamisme de la vie du Camp et de ses artisans, au travers des années 1930-1960. Le Camp est une part importante de l'histoire de Saint-Hippolyte et la Municipalité lui a toujours réservé une place de choix, ainsi qu'aux enfants qui le fréquentaient.

Jean-Pierre Bourbeau

Membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

Références :

- ¹ Laviolette, Dr Camille, *Sanatorium d'altitude pour la tuberculose. Cures d'été et d'hiver*. Montréal, Eusèbe Sénécal et Fils, 1894.
- ² Laviolette, Dr Camille, op.cit., p.19.
- ³ Gosselin, Sara, *Camp David-Perron de l'Institut Bruchési de Montréal : notes historiques*, Institut Bruchési, Montréal, 1931. Notes : en 1930, Mme Gosselin était responsable du Camp Bruchési. Ce document est disponible à BAnQ, à la Grande Bibliothèque de Montréal, cote : 796.5422G769c1931.
- ⁴ Lajoie, Yves, *Histoire de l'Institut Bruchési et son engagement dans la lutte contre la tuberculose à Montréal (1911-1945)*, thèse de Maîtrise, Université de Montréal, département d'histoire, Faculté des arts et des sciences, Montréal, 2002.

La commémoration par les cartes postales

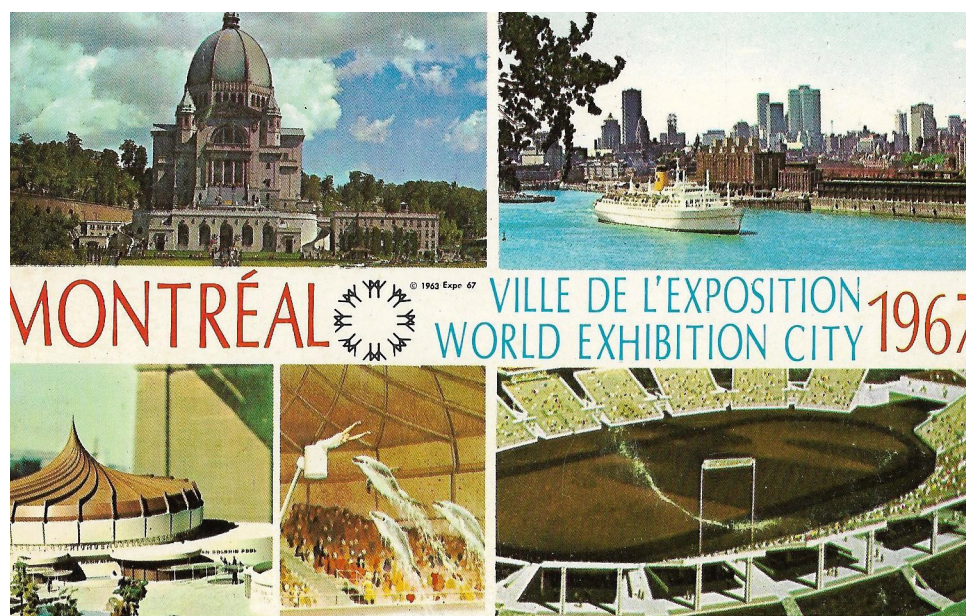
La commémoration est une célébration destinée à se rappeler le souvenir d'une personne ou d'un événement en particulier. Mais avec le temps et l'usage, le terme commémoratif s'est appliqué à des monuments, à des plaques apposées sur des maisons de pionniers, à des photos, bref à plusieurs autres choses que des célébrations comme à l'origine. Ces façons de commémorer, et plusieurs autres, témoignent du besoin de se souvenir collectivement, et pas seulement par des images enfouies dans notre mémoire. La commémoration, dans cette perspective, est aussi un geste identitaire.

Dans cette chronique-ci, nous verrons comment les cartes postales sont devenues des moyens de se souvenir. Bien sûr, les photos de bâtiments sont des façons de se rappeler ces constructions parfois importantes dans la vie d'une ville ou d'un village. Mais ce ne sont pas des cartes postales commémoratives. Selon moi, la carte postale commémorative doit aussi être l'expression de la volonté d'un groupe humain pour se souvenir, par ce moyen, d'un personnage ou d'un événement important de l'histoire de ce groupe. Nous verrons plusieurs exemples de cartes postales commémoratives. Le premier exemple connu est la série de cartes postales privées, émises en 1893 pour la tenue de l'Exposition universelle de Chicago, plus connue sous le nom de la **World's Columbian Exposition ou Columbian World's Fair**. On voulait ainsi célébrer l'arrivée de Christophe-Colomb dans notre Nouveau Monde. L'exposition fut conçue par l'architecte Daniel Burnham et le paysagiste Frederick Law Olmsted, ce dernier ayant aussi conçu Central Park à New-York et le parc du Mont-Royal à Montréal. Cette Exposition a été l'occasion d'un renouveau pour Chicago, très affectée par l'incendie dévastateur de 1871.



Éditeur : American Lithographic Co N.Y. Litho, New York, 1893

Ces expositions universelles étaient aussi l'occasion d'étaler devant le public les dernières merveilles de la technologie. Ainsi, l'exposition de 1889 à Paris verra naître la Tour Eiffel, alors que celle de Chicago verra s'ériger la première grande roue de l'histoire. La plupart des expositions universelles ont été des sujets de cartes commémoratives. Notre **Expo 1967** n'a pas fait exception et ses cartes postales furent très appréciées. Notons, sur le plan de la cartophilie, qu'une seule compagnie d'impression et de distribution a eu le contrat d'édition exclusif des cartes postales émises pour l'occasion. Il s'agit de la compagnie Les Messageries de Presse Benjamin, fondée à Montréal en 1917 par Charles Benjamin. Elle a fermé ses portes en 2014.



Éditeur : Les Messageries de presse Benjamin Ltée, 1963, Montréal

Autre sujet très populaire dans la première moitié du XXe siècle: les Congrès eucharistiques. Un Congrès eucharistique, dans l'Église catholique, est un rassemblement de clercs et de laïcs en vue de célébrer et adorer la Sainte Eucharistie. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est un des dogmes principaux de la foi catholique. Il y a des congrès régionaux, nationaux et internationaux. Le **Congrès eucharistique de Montréal**, tenu du 6 au 11 septembre de 1910, a été le premier congrès international à se tenir en terre d'Amérique, et ce à l'initiative de Paul Bruchési, alors archevêque de Montréal. Ces congrès eucharistiques étaient l'occasion de manifestations de foi grandioses. Celles du Congrès de Montréal ont culminé, le 11 septembre 1910, lors d'une gigantesque procession de 100 000 personnes jusqu'au reposoir où se célébrait l'ultime messe du Congrès. La foule circulait dans les rues de Montréal en passant sous des arches construites pour l'occasion. De nombreuses cartes postales ont été émises lors du Congrès, représentant parfois des mouvements de foules ou des rassemblements de dignitaires, ou encore des installations techniques comme le grand reposoir ou l'arche qu'on aperçoit sur la carte postale ci-contre.



Éditeur : Louis-Adolphe Morissette, Montréal, 1910

À Québec, en 1908, se sont tenues des fêtes civiles remarquables pour commémorer le **tricentenaire de la fondation de la ville de Québec** par Samuel de Champlain. Plusieurs célébrations fastueuses et imposantes ont eu lieu entre le 19 et le 31 juillet, donnant aussi lieu à l'édition de plusieurs cartes postales illustrant les divers aspects de ces manifestations. Sur un document de la Ville de Québec, on mentionne que l'ampleur de ces célébrations n'avait pas été égale avant celles tenues pour le Centenaire de la Confédération canadienne en 1967. Pour en donner une idée, mentionnons qu'une escadre de navires de guerre venus du Royaume-Uni, des États-Unis et de la France s'était déployée sur le fleuve devant Québec. Vingt-cinq mille soldats et marins canadiens, britanniques, américains et français, avaient défilé dans les rues de Québec pavoisées pour la circonstance. Sur les Plaines d'Abraham, un spectacle historique réunissant 4 500 figurants en costumes d'époque avait, au travers de plusieurs tableaux vivants, commémoré l'histoire de la Nouvelle-France, de la guerre de Sept ans ou de l'invasion américaine du Canada.



Éditeur : inconnu, Québec, 1908

Sur la carte postale ci-contre, on voit bien le monument à Samuel de Champlain, œuvre du sculpteur Paul Chevré, érigé en 1898. Il est installé sur la terrasse Dufferin, devant le fleuve Saint-Laurent.

Pour ce qui est de la commémoration, Paris ne fut pas en reste. En 1951, le Comité du **Bi-Millénaire de Paris** demande au célèbre affichiste Raymond Savignac de créer une affiche pour les 2000 ans de Paris. À partir de cette affiche fut éditée la jolie carte postale ci-bas. On en prenait un peu large avec l'histoire cependant. La tribu gauloise des Parisii aurait établi la bourgade de Paris sur l'île de la Cité vers 253 avant notre ère. Mais l'année 1951 voit aussi la signature à Paris d'un traité instituant la communauté européenne du charbon et de l'acier, précurseur du traité de Rome de 1957 qui allait instituer la communauté économique européenne de 1957, l'ancêtre de l'Union européenne actuelle. Quant à Savignac, c'est en 1949, à 41 ans, qu'il devint célèbre en réalisant l'affiche des savons Monsavon au lait.

Comme on peut le constater, le style de Raymond Savignac se caractérisait par une simplicité efficace et une teinte d'humour. Je ne peux m'empêcher de souligner que Savignac a pris soin de nous montrer dans son affiche que les 2000 ans de Paris ont été construits par des femmes et des hommes.

Éditeur : Comité du Bi-Millénaire, Imp. : S.A. Courbet, Paris, 1951



Enfin, même si ce n'était pas une vraie carte postale commémorative à l'époque, les personnages célèbres de ces cartes postales étant encore vivants, je vous présente une dernière carte, illustrée avec le portrait de René Lévesque. L'auteur, Abdelhamid Hanafi, a créé en 1978, en plus de celle-ci, trois autres cartes semblables avec les portraits de Guy Lafleur, Pierre-Elliott Trudeau et Maurice Richard. Ce peintre originaire de



Éditeur : probablement Hanafi, Espagne, 1978.

Tunisie était arrivé au Canada en 1977. Il semble avoir rapidement saisi qui étaient les idoles politiques et sportives des Québécois. À partir de ses peintures représentant ces célèbres personnages, il a fait éditer quatre cartes postales avec le visage de chacun sur quatre billets de banque de dénominations différentes. René Lévesque sur un billet de vingt dollars, faisait peut-être écho à la célèbre « piasse à Lévesque » d'un discours préréférendaire de Jean Chrétien. À l'endos, on peut y lire : de Québec avec amour. Le peintre aurait eu un franc succès avec cette carte postale, selon un article du journal Montréal-Matin de cette époque. Il en aurait vendu 100 000 en trois mois.

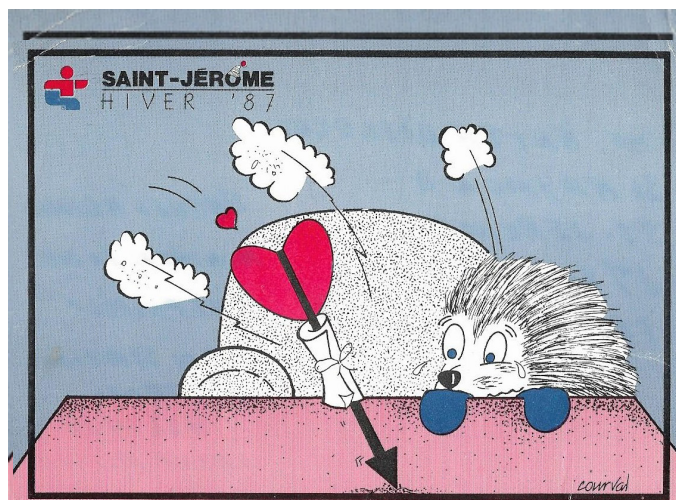
Je ne saurais terminer cet article sans vous dire que Saint-Jérôme a aussi émis une carte postale pour qu'on se souvienne des Jeux du Québec qui ont eu lieu à l'hiver 1987. En 1985, après plusieurs essais, la Ville de Saint-Jérôme a enfin obtenu de présenter la finale des 22^e Jeux d'hiver du Québec. Pour l'événement, on a rénové l'aréna Melançon ainsi que les équipements sportifs de la Polyvalente de Saint-Jérôme. Le 6 mars 1987, la flamme des Jeux faisait son entrée dans l'aréna, portée par 10 coureurs et coureuses venus de Charlesbourg, où s'étaient tenus les Jeux précédents. Le journaliste Réjean Tremblay atteste du franc succès de ces Jeux. L'historien Serge Laurin relate que la population de la région avait largement contribué à ce grand succès. Selon lui, il y avait presque plus de bénévoles que d'athlètes !

La carte postale ci-contre commémore ces Jeux, avec sa mascotte Sajou au premier plan. Sajou, dont je n'ai pas trouvé le nom du concepteur, était une grosse peluche personnifiant un gentil porc-épic. Outre de faire le tour des lieux de compétitions, Sajou visitait aussi des entreprises de la région pour mousser la participation aux Jeux de 1987.

Voilà! J'espère que cet article vous a plu. Je voulais qu'il vous présente une autre facette de cette fascinante histoire de la carte postale.

Cartophillement vôtre,

Jean-Pierre Bourbeau,
Membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord



Éditeur : probablement le Comité organisateur des Jeux, Courval, illustrateur, Saint-Jérôme, 1987

Nouvel honneur pour la Société d'histoire

Notre Société d'histoire a été choisie comme récipiendaire du Prix d'excellence en français Gaston-Miron 2020 (catégorie Organisme), une récompense décernée conjointement par la Société nationale des Québécoises et Québécois des Laurentides et le Mouvement Québec français des Laurentides.

Cet honneur vient reconnaître la pertinence de notre participation à un projet de mise en valeur de la langue française, réalisé dans le cadre de l'entente de développement culturel entre la Ville de Saint-Jérôme et le ministère québécois de la Culture et des Communications.

En collaboration avec l'organisme le COFFRET, la Société d'histoire a conçu et tenu des ateliers de découverte de l'histoire de la région jérômiennne à l'intention d'immigrants inscrits dans les groupes de francisation du Centre de formation générale des adultes. Grâce à une approche dynamique et interactive, ces ateliers, animés par notre archiviste adjointe Audrey Gan-Ganowicz, ont permis de faire connaître l'histoire locale à ces nouveaux arrivants, tout en favorisant leur maîtrise de la langue française.

Ces prix, décernés pour une 9e année consécutive afin de récompenser les efforts pour l'épanouissement du français sur le territoire des Laurentides, ont été institués en mémoire du célèbre poète Gaston Miron, originaire de Sainte-Agathe-des-Monts et décédé en 1996.



Audrey Gan-Ganowicz avec un groupe en formation dans le parc Labelle.
Photo : Daphné Michaud-Guindon

Nos bureaux fermés au public

En raison des mesures de sécurité mises en place pour contrer la propagation de la COVID 19, nos bureaux, situés à la maison de la culture Claude-Henri-Grignon à Saint-Jérôme, sont fermés au public depuis le 13 mars. Jusqu'à nouvel ordre, notre petite équipe n'y a pas accès non plus, ce qui force nos employées à travailler à domicile et, dans certains cas, à temps partiel.

Assemblée annuelle reportée

L'assemblée générale annuelle de notre organisme devait avoir lieu le 26 avril. Le contexte de crise sanitaire nous a toutefois forcés à en reporter la tenue à l'automne prochain. Les membres seront informés en temps opportun de la date de cette mise à jour statutaire de nos activités, à laquelle ils sont toujours tous conviés.

Puisque l'histoire vous intéresse...

Nous sommes toujours à la **recherche de bénévoles** intéressés à s'investir dans différentes tâches telles que traitement d'archives, numérisation de documents, recherche, rédaction, promotion, etc. Si vous aimeriez contribuer à la gestion et aux orientations de notre organisme, des postes seront aussi à combler au sein de notre conseil d'administration, lors de la prochaine assemblée générale. Votre expertise, dans des domaines comme le financement, les communications et les technologies, peut en outre être mise à profit au sein de nos différents comités. Faites-nous part de votre intérêt à courriel@shrn.org.

Devenir membre



Pour devenir membre de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, remplissez le formulaire ci-dessous et faites-nous parvenir un virement interac à **courriel@shrn.org** ou votre chèque à :

Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

101, place du Curé-Labelle, bureau 203
Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6

Les champs marqués d'un astérisque (*) sont requis.

Nom*			
Adresse*			
Ville*		Code postal*	
Téléphone*		Cellulaire	
Courriel*			

Type d'abonnement*

Individuel	1 an	25,00 \$
Individuel (tarif 2 ans)	2 ans	40,00 \$
Individuel (tarif 5 ans)	5 ans	90,00 \$
Étudiant (carte d'étudiant)	1 an	15,00 \$
Personne à faible revenu	1 an	15,00 \$
Aîné (65 ans et plus)	1 an	20,00 \$
Entreprises, institutions ¹	1 an	60,00 \$
Don (émission d'un reçu pour les montants de 20,00 \$ et plus)		

☐
☐
☐
☐
☐
☐
☐
☐

À la réception de votre paiement, nous vous ferons parvenir votre carte de membre.

¹ S'applique au représentant désigné seulement.



**La Société d'histoire remercie les organismes et les entreprises
qui la soutiennent dans la mission de
«gardienne de la mémoire collective»**



NOS COLLABORATEURS

Cégep de Saint-Jérôme
 Cercle des fermières du Québec
 Comité du patrimoine de Sainte-Agathe-des-Monts
 Commission scolaire de la Rivière-du-Nord
 Emploi d'été Canada
 Le Coffret
 Facteur G, conseiller en communication
 Gouvernement du Canada (Jeunesse Canada au travail)
 MRC des Pays-d'en-Haut
 Municipalité d'Oka
 Municipalité de Saint-Hippolyte
 Municipalité de Sainte-Sophie
 Musée de la mémoire vivante à Saint-Jean-Port-Joli
 Quartier 50+
 Ville de Bois-des-Filion
 Ville de Saint-Colomban